

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 13

Artikel: Sur le pavois : [suite]
Autor: M.-E.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211201>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUR LE PAVOIS

II

Lariflette. — Une nouvelle, monsieur le directeur ?

Le rédacteur en chef. — Oui. Une affaire urgente m'oblige à m'absenter pour une quinzaine. Je prends le train de 10 h. 45.

Lariffa (*tragique*). — Ça y est ! Mon rêve de la nuit dernière ne m'a donc pas trompé. En m'éveillant ce matin, j'avais le pressentiment que la journée ne se passerait pas sans accroc, mais de là à penser que Monsieur le directeur allait nous être enlevé comme cela, brusquement, pour un mois...

Le rédacteur en chef. — Quinze jours, tout au plus !

Lariffa (*au septième ciel*). — Quinze jours ! (*avec componction*) La vie a décidément de cruelles exigences ! (*tirant sa montre*). — C'est bien par le train de 10 h. 45 que monsieur le directeur ?...

Le rédacteur en chef. — Oui, le rapide.

Lariflette (*même jeu que Lariffa*). — Le rapide !!! Dire que dans quelques minutes, monsieur le directeur roulera vers l'inconnu plein de... de... (*à Lariffa*) Souffle-moi donc, animal !

Lariffa. — Plein d'inconnues !

Lariflette. — D'inconnues, c'est cela ! Philosophiquement parlant, bien entendu ! (*à Lariffa*) Merci, mon vieux ! (*au rédacteur en chef*) Mais à quoi bon protester contre les coups du destin ! Monsieur le directeur n'a pas d'ordres spéciaux à nous donner ?

Le rédacteur en chef. — Non, je ne vois pas trop... Ah ! cependant !... Comme il importe que l'ordre et la discipline soient maintenus en mon absence, je chargerai l'un de vous, messieurs, de me remplacer à la direction. Sauf erreur, c'est vous, monsieur Lariflette, qui êtes le plus ancien dans la maison ?

Lariflette (*flatté*). — Oui, monsieur le directeur.

Le rédacteur en chef. — Je vous délègue donc mes pouvoirs. J'espère ne pas avoir à regretter la confiance que je place en vous. Au surplus, le téléphone me permettra de contrôler...

Lariffa (*à part*). — Attrape, Lariflette !

Lariflette. — Comment donc, certainement... avec plaisir... monsieur le directeur peut-être sûr...

Le rédacteur en chef. — Je n'en attendais pas moins de vous, monsieur Lariflette. Et maintenant, messieurs, au revoir ! A tantôt !

Lariflette. — A tantôt, monsieur le directeur ! Bon voyage !

Lariffa. — Et prenez garde aux courants d'air !

Lariflette. — Choisissez de préférence un wagon du milieu. C'est plus sûr !

Lariffa. — Monsieur le directeur désirerait-il peut-être que l'un de nous l'accompagnât jusqu'à la gare ?

Le directeur. — Merci, messieurs, merci. Alons, encore une fois, au revoir !

Lariflette et Lariffa (*en chœur*). — Au revoir ! Au revoir ! Bon voyage ! monsieur le directeur, bon voyage et portez-vous bien !

Le rédacteur en chef s'éloigne.

SCÈNE III

Lariflette. — Lariffa. — Le commandant.

Lariffa. — Ça y est, mon vieux Lariflette. Enfin, on va respirer !

(*Tous deux dansent autour du bureau une gigue échevelée, puis s'effondrent sur leurs chaises.*)

Lariffa. — Ouf !

Lariflette. — Ouf !

Lariffa (*se relevant*). — Cinq jours de liberté, cinq jours d'égalité, cinq jours de fraternité. Total : quinze jours de bonheur !

Lariflette. — Vive la République !

Lariffa. — Ce qu'on va se la couler douce, dis, Lariflette !

(*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

Lariflette. — Tu parles, vieux frère !

(*On heurte violemment à la porte. En hâte, Lariflette et Lariffa regagnent leurs places.*)

Lariflette (*d'une voix austère*). — Entrez !

Le commandant. — Messieurs, j'ai l'honneur... Suis le commandant Latrombe du 196^e de ligne (*frappant le pupitre de sa cravache*). — C'est bien ici la rédaction de la *Dépêche de Torny-les-Cacahuètes* ?

Lariflette. — Oui, mon commandant.

Le commandant. — Et l'adjutant de semaine ? Ousqu'il est, l'adjutant de semaine ? Y en a donc pas, dans ce sacré bazar ? Et le caporal ? Pas là non plus, le caporal ? Signifie ? Spliquez-vous, oui ou non ?

Lariflette. — Mais, mon commandant...

Le commandant. — Y a pas de « mais mon commandant ». La *Dépêche de Torny-les-Cacahuètes* a osé raconter que j'avais fait une chute de cheval et que je m'étais cassé la jambe. Tenez, la v'là, ma jambe ! C'est-il du nickelé, ça ? (*Il donne un grand coup de pied dans la corbeille à papier*). Cassée, que vous dites, la jambe du commandant Latrombe ?

Lariffa. — Il est de fait...

Le commandant. — Vous v'là rassurés, je présume. Maintenant, autre chose. Voudrais savoir qui a écrit cette insanité. Voyons, vous, l'homme aux lorgnons. Répondez, et plus vite que ça ! Pas patient, le commandant Latrombe, pas patient, savez...

Lariflette. — Faudrait voir le rédacteur en chef !

Le commandant. — C'que c'est que ça, le rédacteur en chef ? Ousqu'il perche, le rédacteur en chef ?

Lariffa. — Il est parti, mon commandant...

Lariflette. — Par le rapide...

Lariffa. — De 10 h. 45, oui, mon commandant !

Le commandant. — Ah ! il est parti, le rédacteur en chef ! Et la direction, il a bien dû la remettre à quelqu'un, la direction ?

Lariflette (*qui n'en mène pas large*). — Mais non, mon commandant...

Lariffa. — Nous nous dirigeons tout seuls !

Le commandant. — Ah ! ça, mes enfants, vous vous êtes déjà offert ma jambe. S'que par hasard vous vous paieriez ma tête, maintenant ?

Lariffa. — Mon commandant, ne vous fâchez pas. Notre journal a commis une erreur. Nous la réparerons. Et ce soir même, la *Dépêche de Torny-les-Cacahuètes* insérera la rectification qui s'impose.

Lariflette. — Nous réduirons la fracture !

Le commandant. — J'y compte. Car il importe que chacun sache bien que la jambe du commandant Latrombe est toujours là, prête à fléchir galamment devant une jolie femme et à faire loyalement son devoir envers la Patrie ! (*frappant le pupitre d'un vigoureux coup de cravache*). J'ai dit !

(*Il sort en faisant sonner ses éperons après avoir jeté à ses interlocuteurs un dernier regard courroucé.*)

Lariflette. — Ramollot !

Lariffa. — Culotte de peau !

Lariflette. — Porc-épic !

Lariffa. — Enfin, il est parti. C'est le principal ! (*S'appuyant béatement au dossier de sa chaise*). Et maintenant, si nous savourions voluptueusement une cigarette ?

Lariflette. — Si ça te fait plaisir, je n'y vois pas d'inconvénient. — Pour ce qui me concerne, je vais m'installer...

Lariffa. — T'installer ?

Lariflette. — Dame ! Puisque le directeur m'a délégué ses pouvoirs, m'a honoré de sa confiance...

Lariffa (*surpris*). — Comme tu dis cela !...

Lariflette. — Il est logique, n'est-ce pas, que je prenne sa place dans son cabinet...

Lariffa (*qui voit soudain s'ouvrir l'abîme des vanités humaines*). — Ah !

Lariflette. — Loin de moi la pensée de vouloir te froisser ou t'humilier, Lariffa. Seulement, voilà ! Il faut se rendre à l'évidence. Toute entreprise humaine doit obéir à la loi impérieuse de la subordination des pouvoirs. Cela s'appelle la hiérarchie...

Lariffa (*narquois*). — Tiens, tiens...

Lariflette. — Tout à l'heure, tu as constaté la surprise du commandant Latrombe à l'idée que nous naviguions sans pilote...

Lariffa. — Comment, sans pilote ? Le pilote était là. Et s'il ne s'est pas montré...

Lariflette. — Diplomatie, mon cher ! Diplomatie ! L'habileté consiste, non pas à se montrer, mais bien à se montrer à propos... Tu saisis la nuance ?

Lariffa. — Parlons franc, Lariflette ! Où veux-tu en venir ?

Lariflette. — A ceci, tout simplement : le faire comprendre que la discipline est une nécessité sociale et que, bon gré mal gré, il faut s'y soumettre !

Lariffa. — Mais soumetts toi donc, Lariflette, soumetts-toi ! Et, sans remords, va t'asseoir sur le fauteuil directorial. Je comprends la grandeur du sacrifice...

Lariflette (*vévé*). — De l'esprit ? Oh ! oh ! Tâche donc d'en assaisonner un peu l'article que je te prie, ou que je t'ordonne au besoin...

Lariffa (*qui sent la moutarde lui monter au nez*). — Que tu m'ordonnes ???

Lariflette. — D'écrire au sujet de la crise albanaise. Tu as entendu monsieur le directeur ? Très intéressants, les Albanais !

Lariffa (*d'une voix sèche*). — Plus que tu ne le supposes, probablement ! (*maîtrisant sa colère*). Soit, j'écirai l'article !

Lariflette (*persifleur*). — Il y a aussi le chien écrasé... Faudra le soigner, cet animal !

Lariffa (*très calme*). — Je le soignerai !

(*Prenant sa serviette, Lariflette, à pas solennels, se dirige vers le cabinet directorial. Au moment d'y pénétrer, il se retourne brusquement.*)

Lariflette. — A propos, si quelqu'un demandait à parler au rédacteur en chef, tu feras passer ici, dans mon cabinet !

Lariffa (*à part*). — Dans son cabinet !!! (*à Lariflette*) C'est bien, je ferai passer !

(*Lariflette s'éloigne.*)

(*A suivre.*)

M.-E. T.

Nos clichés.

Une erreur de nom a été faite, samedi dernier, dans la légende du cliché que nous avons publié (*Une musique militaire sur la place du Châteaueu*). C'est la tour *St-Maire* et non « St-Martin » — aujourd'hui démolie — que l'on aperçoit au fond, à gauche.

Voir aujourd'hui, en 4^{me} page, un cliché représentant un groupe intéressant d'anciens carabiniers vaudois.

Grand Théâtre. — Dimanche, 28 mars, clôture de la saison de comédie avec les pièces qui ont remporté hier jeudi un si magnifique succès : *L'Enigme*, de P. Hervieu et *M. le Directeur*, de Bisson et Carré.

Mardi, 6 avril, ouverture de la saison lyrique avec : *Véronique*.

Kursaal. — Le Kursaal tient une nouvelle pièce vaudoise : *Le fiancé de Mlle Regamey*. La première a lieu ce soir, samedi ; le Kursaal sera comble. L'auteur a jusqu'ici gardé l'anonymat, mais les interprètes principaux sont MM. Mandrin, Desoche et Sage (Grognez, Favey et l'Assesseur). Cela seul est un gage de succès. Du reste, la pièce est, nous dit-on, tout à fait digne de tels interprètes. Nous lui souhaitons une belle carrière. C'est par elle que M. Lansac terminera la saison.

Demain, dimanche, matinée et soirée.

Julien MONNET, éditeur responsable.